

Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 12 (1876)

Heft: 7

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

DIEU — HUMANITÉ — PATRIE

FРИBOURG.



1^{er} Avril 1876.

12^e année.

Nº 7.

L'ÉDUCATEUR

REVUE PÉDAGOGIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DES INSTITUTEURS DE LA SUISSE ROMANDE
paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

SOMMAIRE. — Le mouvement intellectuel en Grèce. — Les écoles normales en France. — Correspondance genevoise et fribourgeoise. — Chronique bibliographique. — Chronique scolaire. — Partie pratique. — Anecdotes scolaires. — Hellikon.

Le mouvement intellectuel en Grèce (¹).

Le canon de Missolonghi et de Navarin n'a pas seulement annoncé au monde que la Grèce était libre et digne de l'être : il a été le signal d'une grande et durable résurrection de la vie littéraire et scientifique dans le pays des neuf Muses. Les Turcs régnait encore à Athènes que déjà les muses de la poésie s'éveillaient dans les parages du Parnasse et de l'Hélicon, pour s'associer au cri de guerre et de vengeance d'un peuple opprimé. Longtemps avant les jours de Missolonghi, le frémissement des hymnes de Rhigas le libérateur et de Solomos avait passé sur l'âme du peuple, et l'on

(¹) M. Gilliéron, professeur de langues anciennes au Collège de Neuchâtel, et à l'amitié duquel nous devons la communication de ces pages, ne s'est pas contenté d'étudier la Grèce dans le livre d'Homère et les discours de Démosthène. Il a voulu voir cette terre classique des lettres, des arts et de la philosophie, et c'est au retour de son voyage et après un séjour de plusieurs mois sur les bords de l'Ilissus et de l'Eurotas, qu'il a bien voulu écrire ce compte-rendu à l'intention de l'*Educateur*.

voyait les bardes populaires, nouveaux Homérides, aller de village en village souffler dans les cœurs une patriotique audace. Devenue libre, la Grèce est restée fidèle au culte des Muses, et notre génération a assisté dans la première moitié de ce siècle à une rénovation inespérée de l'enthousiasme lyrique et épique dans l'Orient chrétien : les Valaoritis, les Zalokostas, les Orphanidis, les Soutzo ont déjà tressé autour du front de l'Hellade rajeunie une couronne de lauriers presque digne des anciens jours.

Les Muses de la science et de l'histoire ont été plus lentes à se réveiller sur la terre des Aristote et des Thucydide : on n'improvise pas par un accès d'enthousiasme, dans un pays longtemps asservi, des traditions scientifiques, des écoles et tout un laboratoire intellectuel. Toutefois, dans ce domaine aussi, la Grèce a marché d'un pas rapide et sûr. L'instruction publique surtout, qui est dans tous les pays à la base de la culture scientifique, a fait de très grands progrès, dus plus encore à l'initiative privée qu'à la sollicitude officielle : l'université d'Athènes, fondée en 1836, avec les contributions volontaires des Hellènes de tous les pays du monde, compte aujourd'hui près de 2,000 étudiants ; de plus, chaque ville de 10,000 âmes a un gymnase, les bourgades ont des écoles helléniques ou secondaires, au nombre d'une centaine, tandis que les plus petits villages sont dotés d'une école communale, où nous avons trouvé l'enfant du peuple astreint pendant la saison du travail à un nombre très respectable d'heures de classe. Bref, la Grèce est un des pays de l'Europe où l'on rencontre le moins d'illettrés, l'homme du peuple y lit les journaux et discute vivement la grande politique européenne.

Mais, nous dira-t-on, la Grèce a des écoles, nous le savons, mais a-t-elle des savants ? est-elle entrée dans le grand mouvement scientifique qui sera la gloire de notre siècle cosmopolite et qui enrôle sous la même bannière les intelligences du nord et du midi pour les conduire à la conquête du passé et à l'aplanissement des routes de l'avenir ? Nous le dirons sans hésiter, si les Grecs, nés d'hier à une vie nationale encore incomplète, grâce aux caprices de la diplomatie, ne peuvent pas encore compter au nombre des peuples initiateurs dans le domaine de la science, ils n'en tendent pas moins à prendre, toute proportion gardée, une place honorable dans ce

grand combat pour la science et la vérité, qui n'est pour les peuples ni plus ni moins qu'un grand combat pour la vie. La Grèce a des archéologues distingués et des interprètes intelligents des monuments que l'initiative privée ou gouvernementale a fait surgir des décombres antiques; elle a produit un ouvrage classique sur le droit canon, des œuvres historiques qui auraient été remarquées dans tout autre pays, elle a des philologues exercés, et tel monument de l'antique Orient n'a été traduit jusqu'à présent que dans son idiôme. Quoique les Grecs réussissent beaucoup moins dans les sciences naturelles que dans les lettres et surtout dans le barreau, ils ont des médecins autorisés, des botanistes et un astronome : on le voit, les fils des klephthes ignorants sont entrés en moins de quarante ans dans cette grande arène olympique où s'agitent bruyamment toutes les disciplines anciennes et nouvelles.

Il est surtout un ordre de recherches où la Grèce aurait tout avantage à s'engager avec plus d'empressement encore qu'elle ne l'a fait jusqu'à présent. Assise au tournant des routes qui la conduisent à un avenir meilleur, elle a derrière elle un long passé à sonder et à déblayer. Mettre au jour les manuscrits des monastères et des bibliothèques retracant les annales de ce grand empire byzantin qui a vécu dix siècles au milieu de tant d'ennemis puissants conjurés contre lui ; fouiller les cachettes les plus profondes où l'ignorance et le mauvais vouloir des moines tiennent enfouis, à côté de découvertes plus inattendues, tant de documents précieux, tant de pages curieuses sur l'histoire du monachisme, sur les trésors des couvents et la vie des siècles écoulés ; recueillir avec soin tous ces chants populaires, toutes ces rondes, tous ces dictons qui révèlent à l'observateur attentif l'âme tout entière d'un peuple avec toutes les nuances que revêt, suivant les temps et les lieux, l'expression de sa pensée, voilà quel doit être le champ de recherches des jeunes et intelligents travailleurs que l'université d'Athènes envoie chaque année dans tous les recoins de la Grèce libre et sur les plages, les îles et les fleuves de l'Asie où vivent les Hellènes encore captifs.

Entre autres curiosités, nous avons rapporté de notre récent voyage à Athènes quatre volumes d'histoire, que M. Fridérikos, d'Athènes, secrétaire du ministère de l'Instruction publique du royaume de Grèce, bien connu de tous les instituteurs qui ont assisté au con-

grès de Genève, nous a chargé de transmettre à M. le professeur Daguet. Ces ouvrages tout récents témoignent hautement en faveur de l'activité scientifique de la Grèce moderne et de son aptitude à reconquérir la place qui lui appartient au milieu des peuples civilisés; c'est à ce titre que nous demandons à nos lecteurs la permission d'en dire quelques mots ici.

Les quatre volumes dont nous parlons sont les premiers d'une collection qui embrassera les auteurs et les chroniqueurs de toute l'époque byzantine. L'idée de réunir en un seul corps toutes les sources de l'histoire des pays grecs pendant le moyen-âge, n'est au reste pas nouvelle. Les publications des Estienne, le *Corpus bizantin* de Jérôme Wolff, le *Glossaire byzantin* de Ducange, surtout la grande *Byzantine* publiée, sous les auspices de Louis XIV, par une douzaine d'hellénistes français parmi lesquels était l'infatigable Ducange, la bibliothèque de Bonn éditée de nos temps sur l'initiative de Niebuhr et par les soins d'Emmanuel Bekker, pèsent d'un poids assez lourd sur les rayons de nos bibliothèques. Mais toutes ces publications sont fragmentaires et ne jettent qu'un jour incomplet sur une partie très importante de l'histoire universelle; car, ne l'oublions pas, le Bas-Empire, justement flétrit pour ses intrigues et sa corruption, a eu un rôle immense dans l'histoire du monde: au milieu du flot montant et des furieux flux et reflux de la Barbarie d'Orient et de la Barbarie d'Occident, Constantinople était comme un îlot réservé où la semence de la science reposait en paix jusqu'au jour du retrait des eaux. De plus, l'ergoteuse Byzance n'a pas été en définitive aussi stérile qu'il le semble; elle a particulièrement donné le jour à un grand nombre d'humanistes, prédécesseurs de Lascaris et de Laurence Valla et dont le principal représentant est le fameux Michel Psellus. Enfin, et c'est là la troisième considération propre à faire ressortir l'importance des *Monuments de l'histoire byzantine*, n'oublions pas que cette histoire, qui peut n'avoir pour nous qu'un intérêt général, a pour des Grecs celui qu'aurait pour nous l'histoire de notre moyen-âge.

M. Sathas, qui a entrepris l'immense travail de réunir en une Bibliothèque les monuments de l'histoire byzantine, a commencé, comme tel savant philologue de nos jours, par être médecin; très jeune encore, il se fit connaître par la publication d'un poème de

Coronaios de Zante et par une Bibliographie des Grecs qui ont écrit depuis la prise de Constantinople. C'est avec les encouragements et l'appui pécuniaire d'un de ces Mécènes grecs, si nombreux aujourd'hui dans toutes les villes d'orient, M. Mavrocordato, que M. Sathas a abordé les publications byzantines dont les quatre volumes que nous annonçons ne sont que les encourageantes prémices. Le *premier* volume est une véritable mosaïque de monuments de toute espèce et tous curieux à divers titres; acte de construction d'un monastère avec énumération fort intéressante des objets qui en forment le *trésor*, discours de Nicétas Choinate à Isaac l'Ange, empereur du XIII^e siècle; description d'une ville byzantine au XIV^e siècle; anciens catalogues des bibliothèques athoniques et du Saint-Sépulcre à Constantinople : toutes les époques et tous les genres de documents y sont représentés. Le *second* volume est consacré tout entier aux chroniques grecques sur l'histoire de Chypre sous la domination franque des Lusignan et sous celle des Vénitiens. Dans son introduction historique, M. Sathas ne trouve que trop de raisons de s'élever contre les récits intéressés des chroniqueurs français ou italiens et contre certains apologistes de l'influence latine et catholique en Orient, tels que M. Mas-Latrie; quoi qu'il en soit, l'histoire impartiale ne peut que se féliciter d'avoir maintenant le témoignage des vaincus sur leur propre cause. Le *troisième* volume renferme des documents très-variés qui se rapportent tous à l'histoire du patriarcat grec de Constantinople, épargné dans son prestige par la conquête ottomane et devenu le bouclier des chrétiens en face du maître musulman. Quant au *quatrième* volume, il nous donne les ouvrages historiques du fameux encyclopédiste, littérateur et homme d'Etat, Michel Psellus, qui vivait à Byzance de 976 à 1077. M. Sathas nous promet pour un avenir prochain la correspondance administrative et politique de Psellus, l'histoire d'Athènes au moyen-âge et une collection des voyageurs grecs.

Cette sèche énumération suffira pour faire mesurer à nos lecteurs l'importance des travaux de M. Sathas, auxquels s'associent dans son pays nombre de généreux donateurs; son œuvre a déjà eu et aura dans l'avenir, en dehors de la Grèce aussi, l'accueil auquel elle a droit. M. Sathas aurait doublement mérité de sa patrie s'il réussissait à faire école et à susciter un nombre respectable de travailleurs

érudits dans les rangs de ces syllogues ou sociétés littéraires qui ont remplacé les anciennes hétairies et entretiennent sur tous les points de la Grèce l'amour des beaux vers et des belles choses. Outre l'intérêt des résultats scientifiques acquis, les recherches érudites du genre de celles de M. Sathas sur l'histoire byzantine ou de M. Mavrophidis sur le dialecte grec, ont un double avantage : elles contribueront plus que toute autre chose à donner à la nation grecque le sérieux, le goût des vérités simples et indiscutables et la maturité qui lui manquent encore dans une certaine mesure, et surtout elles lui vaudront l'estime et le respect du monde et imposeront silence aux dénégations souvent intéressées de ceux qui doutent de la vitalité et de l'avenir des Hellènes.

Alfred GILLIÉRON.

Les écoles normales en France.

Le *Manuel général* de l'instruction primaire (Paris) du 8 janvier dernier, rédigé comme on sait par M. Charles Defodon que nous avons eu l'avantage de voir dans plusieurs de nos congrès, contient un article sur les examens pour le brevet d'instituteur en France¹, où se trouve le passage suivant :

« Aujourd'hui comme y a vingt ans, la partie faible des aspirants est l'orthographe et la rédaction. On a songé à fortifier l'enseignement des sciences dans les écoles normales en le confiant à des professeurs de lycées, mais on n'a pas pris de mesures pour que la langue et la littérature françaises y fussent l'objet de soins plus sérieux. »

Ce passage amène dans le numéro du 11 mars une réponse assez étendue, dont nous voulons donner quelques traits; car beaucoup de faits vrais pour la France le sont peut-être aussi chez nous.

Après avoir parlé des maîtres-adjoints, qu'il compare aux professeurs de lycées, M. A. R. arrive aux élèves :

« On se trompe aussi sur le compte des élèves, qui ne sont pas, comme ceux des lycées, sortis pour la plupart de familles aisées dans le sein desquelles ils ont puisé un certain fond d'instruction et d'éducation première. Ce sont de braves enfants de village, fort honnêtes et souvent intelligents, mais ayant parlé et entendu parler autour d'eux, jusqu'à leur entrée à l'école, un grossier patois ou un français plein de barbarismes et d'une prononciation détestable. Le village offre peu de ressources; ils n'ont rien vu, rien lu, ne possèdent pas ces connaissances générales, ce goût déjà quelque peu formé, ces premières idées sur toutes choses que les enfants des familles bourgeoises apportent au collège, et qui aident si puissamment l'enseignement. A plus forte raison ne se sont-ils jamais livrés sérieusement au travail du style et de la composition. Ils ont pourtant seize ans au moins,

c'est-à-dire l'âge où les élèves des lycées se préparent au baccalauréat ; ceux-là commencent quand ceux-ci finissent, quand les quatre années qui seraient les plus favorables à l'étude, à savoir de douze à seize ans, sont écoulées. L'élève-maître les a passées auprès d'un modeste instituteur rural, dans une classe nombreuse de petits enfants où il était souvent moniteur : excellente préparation à ses fonctions futures, mais qui le tient aux premiers éléments et le fait piétiner sur place.

» Voilà le jeune homme qu'il faut conduire, en trois années bien courtes, à un examen pour lequel, comme pour l'enseignement normal lui-même, il n'y a pas de programmes prescrits ni limités, mais des indications très vagues, très vastes et très arbitraires. »

M. A. R. compare ensuite les moyens dont dispose l'enseignement classique et l'enseignement normal :

« Un vaste édifice bien approprié à sa destination, un riche mobilier, des élèves choisis, des professeurs nombreux et spéciaux, des programmes bien définis et limités, un cours d'études de huit à dix années, c'est-à-dire justement tout le contraire de ce qui a lieu dans les écoles normales, sont bien pour quelque chose dans les succès de l'enseignement *classique* : succès d'ailleurs peu supérieurs, toutes proportions gardées, à ceux de l'enseignement *normal*, si l'on s'en rapporte à M. Levasseur. Cette question ne serait bien tranchée que si l'on soumettait les élèves des lycées, concurremment avec ceux des écoles normales, aux épreuves du brevet complet. »

M. A. R. ne voudrait pas qu'on cherchât le perfectionnement de l'enseignement dans les écoles normales en y appelant des professeurs.

« L'enseignement secondaire et l'enseignement primaire sont aussi différents dans leurs méthodes que dans les matières enseignées ; il est dangereux de les mêler et de les confondre comme on le fait. Les futurs instituteurs courront ainsi le risque d'être dévoyés. »



CORRESPONDANCE.

Genève, 1^{er} mars 1876.

Les journaux ont annoncé que le comité d'organisation de la fête de Morat a renoncé à y faire figurer les *corps de cadets*. Tous les éducateurs regrettent cette détermination, quels qu'en soient les motifs.

Si ce glorieux centenaire est destiné à ranimer notre patriotisme, à qui peut-il être plus utile qu'à la jeunesse de nos écoles, à ces générations qui, pendant plus d'un demi-siècle, tiendront dans leurs mains les destinées de la patrie ? N'est-il pas utile, nécessaire, qu'elles trouvent dans ces solennités un contre-poids à cette science par trop réaliste qui détruit une à une et comme à plaisir nos gloires nationales ? Combien de jeunes intelligences, de nobles coeurs emporteraient de cette fête un souvenir ineffaçable, et ce sentiment de légitime fierté sur lequel repose l'amour du sol natal et de nos institutions républicaines, le plus solide boulevard de notre indépendance !

L'ancienne Grèce n'aurait pas négligé une aussi belle occasion de former ses jeunes citoyens.

Qui de nous n'a pas gardé le doux souvenir d'un tir fédéral ou même cantonal, auquel il a assisté dans ses jeunes années? Ce qui a fait le plus de plaisir et d'impression pendant les belles et patriotiques fêtes de septembre 1868, à Genève, c'est certainement le cortège des enfants. Mais qu'il me soit permis de citer un fait dont j'ai été témoin. C'était en 1855. Les élèves de l'école cantonale de Fribourg faisaient leur promenade annuelle à Morat. Après une excursion sur les coteaux du Vully, nous reprenions la route de Fribourg et faisions une halte au pied de l'obélisque. Le papa Engelhardt, beau vieillard à cheveux blancs, nous expliquait le plan de la bataille et les principales péripéties de la lutte. Puis, notre directeur, M. Daguet, nous parlait des aïeux, de leurs vertus civiques. Nous versions tous de douces larmes, et nous rentrions dans la cité de Zæringen sans avoir repris notre entrain. L'impression avait été si profonde, que nos professeurs se prenaient presque à regretter l'épisode de l'obélisque.

Ce souvenir est resté dans la mémoire de tous. Il est à l'abri des atteintes de *la critique historique*, et il a puissamment contribué à soutenir bon nombre d'entre nous dans les amertumes d'un long exil imposé par les luttes politiques fribourgeoises.

Si ces considérations, M. le rédacteur, vous font regretter, comme à moi, que le Comité de Morat ne trouve pas une modeste place pour la jeunesse studieuse des cantons voisins, jeunesse sans laquelle il n'est pas de véritable fête nationale, veuillez faire insérer ces lignes dans *l'Éducateur*. Aucun journal n'est mieux qualifié pour défendre cette cause.

J.-D. REY.

Fribourg, 5 mars 1876.

La Société fribourgeoise des sciences naturelles s'est occupée à différentes reprises, dans ses séances de cet hiver, de questions générales d'hygiène et en particulier d'hygiène scolaire. Cette Société comptant parmi ses membres un certain nombre de médecins et d'hommes d'enseignement, est bien qualifiée pour s'occuper de ces questions; elle a pour président M. le Dr Thurler, un citoyen dévoué et très-instruit qui a toujours porté le plus vif intérêt aux écoles de la ville de Fribourg; c'est en partie à ses efforts éclairés et désintéressés qu'est due la création de l'orphelinat de cette ville, établissement qui donne asile à environ 90 pauvres enfants.

Dans une des séances de cette Société, M. le Dr Boéchat a fait un exposé très-intéressant sur les maladies contagieuses, en s'arrêtant spécialement sur les maladies cutanées; il a signalé les dangers que présentent ces maladies dans les écoles, en indiquant les mesures que les autorités scolaires et les maîtres doivent prendre pour diminuer ces dangers. Ce savant jeune médecin a indiqué les causes de la *teigne*, ses effets et les dangers qu'elle présente pour les écoles.

Dans la dernière séance, M. [Sottaz, secrétaire de la Société, a attiré l'attention sur les rapports des médecins, constatant le mauvais état de la vue chez un grand nombre d'élèves des écoles; à Berne et à Zurich ces rapports étaient vraiment inquiétants pour l'avenir. Quelles sont les causes de cet état de choses? Souvent une distribution défectueuse de la lumière dans les salles d'école peut fatiguer la vue des élèves; d'autres fois ce sont les bancs d'école qui, n'étant pas proportionnés à la taille des enfants, les obligent à se baisser pour lire et surtout pour écrire; une autre cause qui joue certainement un grand rôle dans cette question, c'est le grand nombre de branches du programme des études.

M. S. indique encore une cause à laquelle on ne fait pas toujours assez attention; c'est l'état défectueux des *tables noires*. Souvent ces tableaux ont un vernis luisant, dont l'éclat oblige les enfants à fermer les yeux, surtout lorsque la lumière vient frapper la surface du tableau; dans ce cas, il est même impossible aux enfants qui se trouvent placés dans l'angle de réflexion de la lumière et de la surface du tableau, de pouvoir lire ce qu'on y a écrit. On voit aussi des tableaux qui ont une surface blanchâtre, rougeâtre même, où les traits ne sont plus distincts: dans ce cas l'enfant est obligé de regarder fixement le tableau pour pouvoir distinguer ce qu'on y a écrit; la dilatation de la pupille de l'œil que nécessite cet effort cause facilement une inflammation dans cet organe si délicat. Ces différents inconvénients contribuent certainement beaucoup à la fatigue de la vue.

Quelles sont les meilleures conditions que doit présenter un tableau? Sa surface doit surtout avoir une couleur mate, ardoisée, qui fixe toutes les parties de la craie, de manière à rendre les traits très-distincts. Une maison de librairie parisienne livre des tableaux qui présentent toutes ces conditions.

Le procédé chimique qu'a trouvé un chimiste allemand, M. de Sauvageon, de Breslau, donne les mêmes résultats. M. de S. se sert d'une préparation faite d'après la recette de ce chimiste pour faire ou plutôt pour *ardoiser* séance tenante un tableau portatif destiné à servir aux séances de la Société des sciences naturelles. Quelques minutes après sa préparation, ce tableau servait déjà à un membre pour faire un exposé scientifique.

Cette préparation particulière a du reste subi avantageusement l'épreuve de l'expérience. De nombreux certificats prouvent qu'un grand nombre d'établissements ont été très satisfaits des résultats obtenus. L'année dernière, un jeune chimiste à Zurich, a réparé les tableaux des salles du collège de Fribourg au moyen de ce procédé, et jusqu'à présent on est très content de ce travail.

Nous croyons devoir rendre les autorités scolaires attentives à cette question si importante pour les écoles.

H. S.



CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE.

LA GYMNASTIQUE DE L'ESPRIT (Méthode maternelle). 4^{me} partie. Education du sens moral et religieux. Modèles et sujets d'exercices oraux et écrits pour les enfants de 10 à 16 ans, par Pellissier, professeur de philosophie, 207 pages. Hachette, Boulevard St-Germain, 79. 1875.

Nous avons déjà eu l'occasion d'entretenir nos lecteurs de cette publication remarquable et dont l'intérêt va croissant avec les volumes, Le quatrième, qui vient de paraître, consacré tout entier aux devoirs des hommes, est à la fois une *morale*, une *psychologie*, une *théodicée*. L'auteur ajoute une *politique*, car, observe-t-il avec une grande apparence de raison, *si vous ne vous occupez pas de politique, la politique s'occupera de vous*. Mais, en même temps, par une contradiction que nous avons peine à comprendre chez un homme d'un talent réel, il prévient ses lecteurs qu'il ne parlera pas des droits de l'homme, et le mot de liberté ne se trouve pas une seule fois dans son livre, où il est, au contraire, grandement question de *l'esprit révolutionnaire*, et, cela va sans dire, pour le combattre et même pour flétrir toute insurrection, quelle qu'elle soit, comme funeste au patriotisme et à la justice. Mais si l'ordre est indispensable à la société, la liberté lui serait-elle moins nécessaire? Qu'est-ce qu'une politique qui ne repose pas sur la liberté en même temps que sur l'ordre? Ensuite, si toute insurrection est un crime, quel jugement faut-il porter sur la révolution anglaise de 1688, sur la révolution américaine de 1776 et enfin sur la grande révolution française de 89. Encore une fois, nous avouons ne pas comprendre cela, surtout aujourd'hui que la France est une république. Il y a cependant dans ce livre beaucoup de belles et de bonnes choses au point de vue moral et religieux. Quant à la méthode, on peut louer aussi l'ordre, la disposition claire des matières. Chaque chapitre est accompagné de questions et suivi d'une récapitulation. Des questions placées à la marge aident à l'intelligence des textes. Mais faut-il y voir réellement, comme le croit et le dit l'honorable auteur, une application de la méthode socratique? Nous ne le croyons pas, à moins qu'on ne donne le nom de socratique à la méthode interrogative en général.

A. DAGUET.

HISTOIRE DE FRANCE ET GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE, par Magin, ex-recteur de l'Académie de Poitiers. Nouvelle édition accompagnée de Résumés, Questionnaires, et d'un grand choix de sujets à traiter, par L. Grégoire, professeur d'histoire au Lycée de Fontanes, et Périgot, professeur de géographie au Lycée St-Louis. — Paris, Delagrave, 300 pages pour chacune de ces études.

En principe, nous l'avons dit souvent, nous sommes opposés au système qui combine la géographie et l'histoire parce que cette combinaison a souvent pour résultat de sacrifier l'une à l'autre. Mais dans le livre que nous

annonçons, il n'y a pas combinaison et encore moins confusion des deux domaines, puisque chaque partie est séparée de l'autre et pourrait même former un volume à part. Cet ouvrage étant destiné aux jeunes gens qui se préparent au baccalauréat, il peut aussi y avoir un avantage d'avoir ainsi, réunis sous la main, les deux manuels de deux sciences dont les rapports mutuels n'ont pas été contestés.

La première partie est consacrée à l'histoire de France, commence à Clovis et se termine à la chute de la monarchie de juillet 1848. Les événements qui suivent jusqu'après la Commune, de triste mémoire, ne sont indiqués qu'à l'aide d'un tableau chronologique. L'histoire de ces 14 siècles est divisée en 9 périodes. Chaque période donne lieu à un *Résumé* qui est comme un coup-d'œil général jeté sur l'ensemble de la période, puis à un récit rapide et cependant substantiel des événements. Ces résumés et ces récits sont très-bien faits et nous ont paru d'une exactitude remarquable. Quant à l'esprit de l'ouvrage, il est peut-être un peu trop favorable à Napoléon I^{er}, dans lequel l'histoire sérieuse et objective ne cessera certainement jamais de voir un homme de génie et même l'un des plus grands qui aient existé, mais dans lequel elle verra aussi un type de l'égoïste ambitieux, sans scrupule et trop habile à trafiquer des principes et des consciences, pour unir la grandeur morale à la puissance et à la gloire.

Des tables chronologiques et des cartes historiques ajoutent beaucoup à l'intelligence des textes et à l'intérêt de cet ouvrage important par son utilité.

La *géographie* commence par une définition de cette science que les auteurs du livre appellent la description de la Terre. Nous ajouterions *et de ses habitants*, pour distinguer la géographie historique et politique de la géographie physique qui en est la base. Cette géographie, nous le croyons, est inférieure à l'histoire. Du moins, nous n'y trouvons pas, sur les divers pays de l'Europe, les données suffisantes pour en avoir la connaissance que réclame la lecture de l'histoire et des journaux. La géographie de la France est plus complète et élucidée encore par des cartes qui en facilitent beaucoup l'étude. L'indication du lieu natal des hommes les plus célèbres a aussi son attrait et son utilité. On la voudrait seulement plus complète encore et moins arbitraire. Pourquoi n'ajoute-t-on pas le nom de l'abbé de Lamennais à ceux de Chateaubriand et de Duguay-Trouin ? Nice, patrie de Garibaldi, qu'on ne nomme pas, cela va sans dire (on ne parle que des morts), est aussi celle de Masséna, qu'on devrait nommer. LE MÊME.

LES DÉBATS DU GRAND CONSEIL DE BALE (die Verhandlungen der Basler Grossen Räthe) du 7 février 1876. 78 pages.

Le Conseil d'Education de Bâle (ce canton a eu le bon esprit de ne pas tout remettre en matière d'instruction publique à un homme) avait pro-

posé, par 6 voix contre 1, pour la place de professeur de théologie, un candidat auquel le Directeur de l'Education, M. Klein, président de ce conseil, en préférait un autre à cause de ses tendances. Ce dernier fut nommé en dépit du préavis de la grande majorité du Conseil d'Education. La question se posa de savoir si le Petit Conseil avait la compétence de s'écartier purement et simplement du préavis du Conseil d'Education. Le Grand Conseil a déclaré que non par 56 voix, tout en maintenant pour cette fois l'élection faite. Dans le courant de la discussion, il a été dit de très bonnes choses concernant la manie de certaines autorités de mettre l'esprit de parti religieux et politique dans l'enseignement public et de favoriser partout les hommes de leur bord par un nouvel absolutisme aussi odieux que celui des monarchies. « J'espère, a dit M. le docteur N. Muller, que notre population n'est pas encore accoutumée à accorder au gouvernement un pouvoir illimité, quant aux personnes, car un pareil pouvoir n'est pas dans l'esprit d'une véritable république.

» Un Conseil d'Education doit avoir, en ce qui concerne la nomination d'un professeur, d'autres considérations en vue que celles d'un corps politique de sa nature, comme l'est un Conseil d'Etat ou Petit Conseil. Un Conseil d'Education, *s'il comprend son devoir*, doit avoir égard avant tout à la capacité scientifique et à la conscience avec laquelle un professeur remplit ses fonctions, deux choses qui ne rentrent pas au même degré dans le point de vue d'un corps politique.

» J'espère, a dit un autre orateur, M. Socin, que dans le nouveau Conseil d'Education, les partis politiques ne seront pas prédominants et que dans la Bâle nouvelle il se trouvera des hommes qui sauront mettre de côté l'esprit de parti, quand il s'agit du salut et de la prospérité de nos établissements les plus importants. »

On ne peut que recommander ces dernières paroles à l'attention de tous les hommes politiques qui ont à s'occuper de l'instruction publique.

LE DIPLOGRAPHÉ DE M. Ernest Recordon.

Le Diplographe est un appareil à l'aide duquel les deshérités de la vue peuvent non-seulement écrire nos lettres pour correspondre avec les voyants, mais encore relire ce qu'ils ont écrit, avantage précieux dont ils étaient privés auparavant. L'appareil de M. Recordon produisant simultanément les deux genres d'écriture (en relief et en caractère semblables à ceux des dépêches du télégraphe écrivant) est appelé à rendre de très grands services pour l'instruction des aveugles. Des efforts sérieux avaient été tentés depuis 40 années pour arriver à la construction d'un appareil de ce genre en France, en Angleterre, en Amérique, en Suisse, en Autriche. M. Ernest Recordon, ancien professeur de physique à l'école secondaire et supérieure des jeunes filles de Genève, a réussi à construire l'instrument désiré. *Le diplographe a été inventé le 3 août 1875 et terminé le 13 janvier 1876; il peut écrire 45 lettres par minute.*

L'auteur, en nous envoyant un petit écrit sur l'appareil dont on vient de lire la description sommaire, y a joint un spécimen obtenu en deux minutes et contenant les lignes que nous avons transcrives en italique.

PETIT VOCABULAIRE FRANÇAIS-ALLEMAND A L'USAGE DES COMMERÇANTS OU
RECUEIL DES MOTS ET DES LOCUTIONS LES PLUS NÉCESSAIRES POUR LA CON-
VERSATION FRANÇAISE ET ALLEMANDE, par L^s Grangier, professeur au
Collège de Fribourg, 3^{me} édition. — Lausanne, Bridel 1875. 1 fr.

On connaît l'utilité des vocabulaires pour l'enseignement des langues, et des langues étrangères comme de la langue maternelle. L'intérêt et l'utilité de ce genre d'ouvrages s'accroissent si les vocabulaires sont rédigés d'après un ordre systématique, comme c'est le cas dans ce petit livre. Mais le vocabulaire ne porte tous ses fruits qu'à la condition d'être accompagné d'exercices sur les mots et de phrases où ces vocables trouvent leur application et leur emploi. Dans une quatrième partie, l'auteur a réuni les principales règles de la grammaire allemande, dont il a donné déjà une idée dans la première comme préparation au vocabulaire et qui traite des déclinaisons et des conjugaisons.

M. Grangier est auteur, comme on sait, de plusieurs publications linguistiques et littéraires.

THÉORIE GÉNÉRALE DE LA TENUE DES LIVRES, par Louis Sené, professeur au Gymnase. — Genève, Richard, libraire, rue du Rhône. 1875, 19 pages; 50 centimes.

Cet opuscule très succinct est le résumé de l'enseignement théorique de l'auteur au Gymnase de Genève. Par cette publication, mise à la portée des élèves, l'auteur se propose d'éviter la perte de temps qui résulte d'une dictée. Il pense aussi que ces pages peuvent être utiles à quiconque veut étudier rapidement les principes généraux de la comptabilité et la théorie spéciale des comptes courants.

Cet aperçu nous a paru clair, bien fait dans sa rapidité et sa brièveté. M. Sené le termine par la réflexion judicieuse que la théorie est une, mais que les détails de l'application sont fort différents selon les diverses places et les divers genres de commerce. M. Sené est auteur d'un cours de tenue de livres (répertoires et formules de géométrie), opuscule du même genre que le précédent.



CHRONIQUE SCOLAIRE.

GENÈVE.— M. Kehl, régent à Cologny, a été enlevé dernièrement à son école. M. Cambessedès, conseiller d'Etat, a prononcé sur sa tombe un discours dont nous extrayons les lignes suivantes :

« Kehl est mort à la peine ! Telle est la pensée qui s'est échappée du cœur de chacun, lorsque nous avons appris qu'il avait rendu le dernier soupir.

Oui, Kehl est mort à la peine, c'est le mot, c'est la vérité ! Tout jeune, c'est-à-dire dès qu'il fut en âge de mettre à profit l'instruction qu'il avait acquise, Kehl entra dans l'enseignement public où il ne tarda pas à se faire remarquer. Pendant plus de 25 ans, il a travaillé de la manière la plus digne, et dans les différents postes qu'il a occupés il s'est acquis la considération et l'estime de tous. C'est au commencement de l'année 1856 que Kehl fut appelé à succéder à celui qui vous parle dans la direction de l'école de Cologny. C'est donc pendant 20 ans qu'il a enseigné dans cette commune où il a obtenu des résultats justement appréciés, comme ceux qu'il avait obtenus à Gy, où il fut également régent pendant quelques années après avoir été d'abord sous-maître dans plusieurs écoles. En un mot, toute la vie de Kehl a été consacrée au service de son pays et dans une période où la position de l'instituteur primaire était loin d'être enviable. Mais il avait l'esprit de sa vocation, et ce qu'il désirait avant tout, c'était cette joie intérieure que procure le sentiment du devoir accompli. Une idée le poursuivait sans cesse : Avait-il assez travaillé ? Avait-il réellement compris le caractère de ceux qu'il était chargé d'instruire et d'élever ?

» Partant de ce point de vue, il se donnait une peine que seuls peuvent apprécier ceux qui s'occupent de l'éducation des enfants. Vous l'avez tous connu, messieurs, et sans aucun doute vous pensez avec moi que Kehl a été un modèle d'instituteur. Il exprimait son avis sans prétention ; il savait écouter les observations, mais lorsqu'il était convaincu, il devenait un apôtre. C'est ce qu'il a fait en particulier pour le chant, qu'il enseignait d'après Chevé avec une parfaite connaissance de la méthode et avec un succès incontestable. Ce que vous l'avez vu sur ce point qui l'a mis en évidence, il l'a été en tout et pour tout.

» Kehl est mort à la peine, avons-nous dit ! Et le voilà parti avec le sentiment d'avoir été méconnu trop souvent par ceux-là même qui auraient dû l'aider et l'appuyer. Ah ! que de fois ne l'a-t-on pas dit : Chefs de famille, ne discutez jamais en présence de vos enfants une mesure prise par le régent. — Qu'ils ignorent même toujours que vous avez l'idée qu'une décision aurait pu être meilleure. — C'est en agissant autrement que l'on détruit l'heureuse influence de l'instituteur, et c'est ainsi que, dans bien des cas, des enfants sont devenus des causes de soucis et de chagrins. Nous ne craignons pas de le dire : Kehl a eu quelquefois le chagrin de voir ses intentions méconnues, ses ordres mal interprétés par des chefs de famille qui, aujourd'hui, doivent amèrement regretter d'avoir si mal compris les devoirs de leur position. Que l'expérience soit pour nous une leçon, messieurs, et sachons être assez fermes pour contribuer au perfectionnement moral des enfants confiés aux soins des instituteurs. »

ALLEMAGNE. — Dans une lettre adressée à la Société des instituteurs allemands, M. Dittes, directeur du Poedagogium de Vienne, en s'excusant de ne pas pouvoir participer à la réunion, avait pris occasion de la circonstance pour détourner les instituteurs de travailler à recruter de nou-

veaux instituteurs. « La position qu'on fait aux jeunes gens de talent dans la carrière enseignante, avait dit M. Dittes, n'est pas telle qu'on puisse engager l'un d'eux à embrasser cette ingrate carrière. La pénurie des instituteurs est une bonne chose, parce qu'elle forcera les Etats à améliorer et à honorer davantage cette position; car l'instituteur n'a rien à attendre des classes qui dominent dans la Société; il ne fait pas partie de la caste dominante. Personne ne s'intéresse sérieusement à lui. Que l'instituteur vienne en aide aux autorités pour accroître le nombre des malheureux maîtres d'écoles, et ses misères n'auront pas de terme. »

Ce langage n'a pas paru juste et convenable à M. Stoy, professeur à l'Université d'Iéna et rédacteur en chef de l'*Allgemeine Schulzeitung*. Ce dernier a accusé M. Dittes de vouloir provoquer *une grève des instituteurs* et de nuire à l'éducation de la jeunesse par ces conseils. M. Dittes, dit M. Stoy, est un faux prophète et n'est pas l'interprète réel du corps enseignant.

Les *Freien poedagogischen Blätter* de Vienne prennent parti pour M. Dittes, que ce journal déclare être le fidèle représentant des idées du corps enseignant autrichien. L'*Allgemeine Zeitung*, que nous ne recevons plus (nous rappelons la chose à M. Xavier Ducotterd), maintient, cela va sans dire, le point de vue de son Directeur et rédacteur en chef. Une certaine aigreur se manifeste dans ce débat, ce que nous regrettons vivement. Car la question aurait pu être traitée et discutée uniquement par principes et elle en vaut la peine. Elle est aussi actuelle chez nous qu'ailleurs, du moins dans plusieurs cantons. Mais ce qu'on ne peut voir qu'avec peine, c'est que la lutte, de *principielle* qu'elle devrait être, devienne personnelle entre deux hommes aussi éminents et aussi dévoués l'un et l'autre à la cause de l'éducation populaire.

ETATS AUTRICHIENS. TYROL. — La gazette de ce pays nous apprend que l'instituteur de Pufels remplissait les fonctions de fossoyeur jusqu'à ces derniers temps; que l'instituteur de Silian, qui cumule les fonctions d'organiste du lieu, a l'habitude de se transporter, le jour des Rois et l'avant-veille de ce jour, devant chaque maison pour y chanter et accompagner avec son violon le chant de 3 autres chantres, dont l'un, le senior, porte une lanterne. Puis, les musiciens se rendent à l'auberge, au milieu du concours de la jeunesse scolaire. Le traitement annuel de l'instituteur est de 30 florins par an.

PARTIE PRATIQUE.

PROBLÈME.

J'ai emprunté 10,000 fr. à 5 % l'an et à intérêts composés. Je voudrais m'acquitter de cette dette par deux versements égaux, effectués l'un à la fin de la 3^{me} année et l'autre à la fin de la 6^{me} année. Quel doit-être le chiffre de chaque versement?

VARIÉTÉS.

Anecdotes scolaires.

I.

Un petit écolier, espiègle s'il en fut, recevait à la fin de chaque semaine, un livret qu'il devait présenter à son papa et rapporter le lundi suivant. D'ordinaire, ce livret ne renfermait pas autre chose que l'indication des notes marquées au bambin pour sa conduite. Le père, naturellement, s'en plaignait. « Ton maître n'est donc jamais content de toi? » disait-il à son fils. A quelque temps de là, ce dernier rentre joyeux à la maison, et va d'un air triomphant remettre à son papa le témoignage qu'il a reçu : « Regarde, crie-t-il, s'il n'y a rien cette fois! » Le livret contenait, en effet, les mots ci-après, écrits de la main du régent : — X. devient toujours plus babillard. Le pauvre enfant avait naïvement cru que son maître ne prenait la plume que pour décerner des éloges, et ne sachant pas encore assez bien lire, il n'avait pu s'en assurer lui-même.

II.

Expliquez toujours à vos élèves le sens des mots nouveaux ou difficiles qu'ils rencontrent dans une lecture, autrement ces vocables pourront subir dans leur esprit d'étranges transformations. En voici la preuve.

Les élèves d'une classe viennent de lire l'histoire du Petit-Charlemagne. L'historien raconte que ce prince fit d'importantes réformes judiciaires, entre autres, qu'il remplaça la *torture* par l'*enquête*. Après la lecture, l'instituteur veut s'assurer que ses élèves en ont retenu le sens ; mais jugez de son étonnement lorsqu'il entend l'un d'eux lui répondre que « Pierre de Savoie remplaça la *tortue* par l'*anguille*! » De deux choses l'une : ou cet enfant était un philosophe en germe, puisant dans l'histoire naturelle les termes incompris de son argumentation ; ou bien — ce qui est plus probable — c'était un être borné ne saisissant des mots que le *son* et non le *sens*.

Il nous rappelle un autre élève qui, quoique prodigieusement barbu, voyait l'homophonie un peu partout et ne saisissait pas la différence existant entre *chaos* et *cacao*, *malléable* et *malade*, *vivipare* et *vipère*.

J. PELLETIER.

Collecte en faveur des malheureuses victimes de la catastrophe d'Hellikon.

(Suite.)

	Montant des listes précédentes	Fr. 154»40
Ecole des Brenets, Neuchâtel	» 28»50
Ecole de M. Gaberel, à Cornaux, Neuchâtel	» 10»—
	Total	Fr. 192»90
Neuchâtel, le 25 mars 1876.		F. VILLOMMET.

Le Rédacteur en chef : A. DAGUET.